

I

LA TOILE

Ce serait de très loin la pire affectation possible.
De très, très loin.

Je préférerais encore rejoindre la Régie et grossir les rangs des Manceuvres. Oui, plutôt récurer quotidiennement les latrines que finir dans ce trou...

Mais même ce souhait-là n'a aucune chance d'être exaucé. N'en déplaise à la Dirège de la Douzième Maison qui dirait le contraire, je ne suis pas complètement idiote. Je sais pertinemment pourquoi elle m'a envoyée ici, je n'ai pas d'illusions. La harpie me destine à la Toile, et il n'y a rien à espérer d'autre de la Nomination.

Mes jambes commencent à fourmiller. Je remue, balance d'un pied sur l'autre, étire mon cou. Peut-on s'y faire, vraiment ? Non, probablement pas, on ne s'y fait jamais. Voilà pourquoi les filles d'ici ont toutes ces têtes de cadavres.

Lentement, j'approche mon visage de la partie supérieure de ma cachette, ce rocher évidé comme une coquille de noix, dans lequel est percée ma lucarne d'observation. Au travers de celle-ci, je jette un œil à la forêt qui s'agit dans le vent qui se lève.

Je n'en vois qu'une portion, celle que je suis chargée de défendre. Ce qui m'est invisible ne me regarde pas, une autre fille, debout dans un autre trou, en est responsable. Ainsi fonctionne la Toile, ce maillage souterrain en forme de toile d'araignée, pourvu de postes de surveillance à chaque point de jonction.

Le vent s'engouffre soudain par ma fenêtre rocheuse ; la poussière qu'il charrie me surprend et me fait larmoyer.

Je décide qu'il est temps de manger quelque chose. D'un bond, je saute de ma plateforme et rejoins les tunnels. Au pied des marches qui permettent d'accéder à mon trou, je récupère la besace qu'une des titulaires m'a tendue ce matin.

Je prélève de mon sac du pain et des raisins secs, dont je gobe une poignée.

Un instant, j'envisage de m'asseoir, de reposer mes jambes. Un instant, je joue avec l'idée. Le risque d'une attaque me paraît si infime... Et puis, la Dirège m'aurait-elle confié un poste stratégique ? Probablement pas. Mais je suis assez malchanceuse de nature, et si une horde déferlait sur nous pendant la maigre pause que je m'octroie...

– D'accord. Mieux vaut remonter sur ton perchoir, Althéa, on ne sait jamais.

Quand je reprends ma surveillance, je constate que la lumière a un peu décliné. Partout, les ombres s'étirent. Au loin, les arbres oscillent dans la brise qui fraîchit. Quelques oiseaux tournoient au-dessus de leurs cimes. Ils plongent parfois entre les branches, disparaissent dans la verdure.

J'avale mon pain en trois bouchées. Voilà. Repas terminé, faim tout juste apaisée, avec si peu à manger, aucun risque de m'assoupir pendant mon tour de garde.

Je devrais être avec les autres, voilà la vérité.

À patrouiller tout autour de la Toile, avec les filles de ma classe d'âge. Juchée sur ma monture de guerre, le cœur et la tête emplis du bruit assourdissant de ses sabots. Mais je n'ai rien d'une Amijane, pas vrai ? Ni la taille, ni le poids, ni l'allure de ces Guerrières massives qui s'avancent, toujours exposées, franches dans leur brutalité.

Pourtant, je me défends plutôt bien. Certes je combats autrement, à ma manière, et j'admetts volontiers que je ne pourrai jamais surprendre Asmée ou Almarée. Mais je vaux cent fois cette lourdaude d'Abnée, et je rivalise largement avec Aranée, dont l'énorme poitrine finit toujours par se mettre en travers de ses coups.

Malgré cela, les Dirèges n'ont jamais fait mystère de leurs intentions. En ce qui me concerne, les Casernes ont toujours été inaccessibles. Parce qu'en plus d'un corps un peu plus nerveux que la moyenne, la nature m'a dotée d'une chevelure incandescente. Or les rousseurs intenses, mon peuple s'en méfie. Le feu est l'arme des faibles et des sournois. Les vraies Guerrières lui préfèrent le métal.

Avec mes cheveux flamboyants, peu importaient mes capacités réelles ou bien mes résultats : j'ai passé mon enfance à être rabaisée. Rebut. Roussotte. Scorie. Pendant des années, j'ai entendu ces mots-là si souvent que j'y répondais presque comme à mon prénom. Jusqu'à ce que je grandisse assez pour enfin répliquer :

– Non, Dirège. Je m'appelle Althée.

Quel âge avais-je alors ? Huit, neuf ans ? Oui, quelque chose comme ça, parce que c'est à la femme à la tête de la Cinquième Maison que j'avais sorti cette répartie cinglante...

Je pousse un long soupir.

Le crépuscule rampe entre les troncs maintenant; tout devient flou et illisible.

J'ai hâte que la nuit tombe, je déteste ce moment de la journée, quand les contours se brouillent. Dans l'obscurité froide, curieusement, les choses apparaissent plus clairement.

Comme elle doit jubiler, la Dirège, de me savoir ici... De toutes, c'est elle qui m'a le plus haïe, je crois. Et cela tient du prodige, vraiment, parce que je n'ai jamais été dorlotée. Depuis que nous avons quitté les Maisons d'Enfance, que nous sommes en âge de nous battre, toutes les femmes en charge de notre éducation m'ont prise pour cible, systématiquement. Mais il me semble qu'elles me punissaient d'exister un peu différemment, avec, disons, un peu moins de diligence.

Ma Dirège actuelle, la douzième, la dernière, puisque je vais quitter les Maisons d'Âge après la Nomination, me tourmente quotidiennement comme s'il s'agissait pour elle d'une mission divine. Parce que c'est sa responsabilité de nous recommander pour les corps. Et qu'elle ne peut tout simplement pas laisser la Roussotte intégrer les Casernes...

La lune s'est levée maintenant, répandant sa lumière et fabriquant des ombres.

Je bâille bruyamment. La nuit va être longue. Et dans ce trou, la vie aussi.

Autant l'admettre. À moins d'un miracle, je vais finir ici.

Une journée dans la Toile et on s'y trouve happée. Bien vu, Dirège. Tu as gagné, je capitule. Toi et toutes celles qui t'ont précédée, vous m'y avez tellement bien préparée, à ce futur sans honneur. Des années que vous me martelez que je suis une

erreur. Que vous me prédisposez, en fait. On pourrait presque y voir une forme de gentillesse. Manière de me faire comprendre qu'il ne sert absolument à rien de m'acharner.

Le vent fraîchit encore, envahit ma cachette. Pour ce qui doit être la centième fois de la journée, mes mains se coulent autour de deux des poignées qui ornent les parois de mon trou. J'ignore quelle force il faudrait pour les actionner. Les câbles qu'elles libèrent doivent être bloqués par endroits, sous des monceaux de terre et de cailloux... Si je devais les tirer, y parviendrais-je? Une curieuse envie me prend. Celle d'essayer, juste pour voir. Bien sûr, je n'y cède pas. Je finirais à la Régie à coup sûr.

La Régie et ses Manceuvres...

Latrines, corvée de linge et débouchage des égouts. Tous les jours.

Mais en contrepartie, une vraie Maison. De vraies compagnes. Pas cette solitude dans l'obscurité, pas ces baraqués souterraines pour mes temps de repos... Toile? Régie? Régie? Toile? Pourrais-je réellement préférer l'une à l'autre?

Une part de moi cultive depuis toujours l'idée que je finirai malgré tout par intégrer la Maison de la Guerre. Qu'un jour ma valeur sera reconnue. Que toutes les brimades et les humiliations constituent le prix à payer, et que si je courbe assez l'échine, la Dirège de la Douzième Maison finira par m'affecter aux Casernes.

Cette part-là subsiste encore, étrangement, alors je lâche les poignées et les observe quelques instants. D'abord les plus grosses, qui opèrent des câbles situés entre deux points de surveillance. Celles-là déplient de redoutables filins à quelques centimètres du sol, destinés à faire trébucher une horde qui